eux l'imagination qu'il valait mieux laisser dormir ; mais surtout, ce qui est bien plus fâcheux, au lieu de contracter des habitudes de simplicité, d'économie, au lieu d'envisager la profession qu'ils veulent embrasser comme une vocation sainte, comme une œuvre de dévouement et de désintéressement, les jeunes gens qui fréquentent ces écoles normales sont amenés par un concours de circonstances, par les succès mondains de quelques-uns de leurs condisciples, par le spectacle du luxe et de l'aisance, à la considérer comme une position lucrative, comme un des degrés qu'il faut franchir pour s'élever sur l'échelle sociale, et par conséquent, à s'acquitter impatientement des devoirs auxquels ils sont astreints, à faire à contre cœur les sacrifices qu'exige leur position. Et cette tendance funeste, qui est une conséquence inévitable de la marche des choses, triomphe des efforts les plus soutenus, de la direction la mieux entendue, des précautions les plus habiles ; parce que, en transportant les futurs régents de leur village au milieu d'une ville, en les associant à d'autres jeunes gens élevés autrement qu'eux, on leur fait connaître des besoins qu'ils ignoraient, on leur fait perdre des habitudes qu'il faudrait, au contraire, entretenir et fortifier ; parce que l'enseignement qu'on leur donne étant beaucoup plus théorique que pratique, prend un caractère abstrait, entre dans des développements inutiles, aborde des questions dont il vaut mieux ne rien dire que de les traiter superficiellement.

Pour en revenir à l'ouvrage du respectable Père Girard, nous estimons que le bien qu'il peut faire sera plutôt indirect que direct ; nous pensons que, si, en le lisant, les instituteurs se pénètrent de l'esprit qui l'a inspiré, s'ils y puisent ces sentiments élevés de piété, de charité, cet amour de l'enfance, ce besoin de donner à leurs élèves un enseignement clair, bien gradué, de saisir les diverses occasions qui se présentent pour exercer et former leur jugement, cultiver leur intelli-